



ACTE I^{er}, SCÈNE VIII.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Par MM. Lubize et Louis Dugard,

REPRÉSENTÉ A PARIS POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 6 JUIN 1841:

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS
BOURRICHON, petit banquier...	MM. HEURY.	LA ROUQUETIÈRE.....	M ^{lle} PAULINE.
BUTOCQ, tenant un bureau de placement.....		M ^{lle} PIQUENOT, ouvreuse de loges.	AGLAE.
BOUFFARDO, chanteur des rues..	COUTARD.	UN RECORS.....	MM. DESQUEL.
ZIDORINI, cru son fils.....	DORLANGE.	UN M ^o . D'ALLUMETTES.....	ALFRED.
CHAPOLARD, marchand de verre cassé.	PALAISEAU.	UN VENDEUR D'IMPRIMÉES.....	CHARLEY.
ROSSIGNOL, gamin.....	CHOL.	UN SERGENT.....	VEJAN.
MIGNONNETTE, nièce de Bourrichon.....	Petit CHOL.	UNE MARCHANDE.....	M ^{lle} DEJER.
	M ^{lle} FLORENTINE.	UNE M ^o . DE PLAISIRS.....	TACPIN.

SOLDATS, PEUPLE, ETC.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un boulevard ou d'une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Petits métiers de toutes sortes, DISTRIBUTEURS D'IMPRIMÉS, HOMME-AFFICHE, DÉCROTEURS, MARCHANDS DE COCO, MARCHANDS D'ALLUMETTES, PASSANTS, ETC.

Au lever du rideau les distributeurs d'imprimés en donnent aux passants, des promeneurs achètent de la galette, des allumettes, etc.

CHOEUR.

Am : *Vivent les fêtes de village ! premier chœur de Thomas le Ragout.*

Le temps est beau, vite à l'ouvrage ;

NOTA. Les changements de position pendant les scènes sont indiqués au bas des pages par des astérisques, en prenant la gauche du public.

Quand vient le jour, plus de repos ;
Il faut qu'avec zèle et courage
Chacun se livre à ses travaux.
Exerçons tous notre industrie.
Car persona ne doit l'oublier.
Qu'il soit grand ou p'tit, dans la vie,
Il n'est jamais de sot métier.



SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAPOLARD, trainant une petite charrette à bras.

CHAPOLARD. Aviez-vous des verres cassés à

vendre, avez-vous des verres cassés?... (On lui donne des imprimés.) Quoique tu veux que je fasse de ça? (*Lisant.*) « Chapeaux à seize francs... » Je ne porte que des casquettes...

LE DISTRIBUTEUR. Personne ne veut les prendre, mes imprimés?...

CHAPOLARD. Eh bien! garde-les pour faire des papillotes à ton épouse...

MARCHAND D'ALLUMETTES, *criant*. Allumettes chimiques!

CHAPOLARD, *d'un ton patelin*. Donne moi-z-en une d'allumette... pas du milieu du paquet, surtout... parce que ça a déjà servi...

LE MARCHAND D'ALLUMETTES, *à part*. Il a vu ça ce méchant Chapolard!

CHAPOLARD, *à une marchande de pommes*. Mademoiselle Suzanne, qui donc que vous attendiez hier sur le boulevard de la Chopinette?...

LA MARCHANDE, *embarrassée*. J'attendais ma sœur, donc...

CHAPOLARD. Ah! Il paraît qu'elle fait son chemin, vot' sœur... elle est déjà caporal!...

LA MARCHANDE. Qu'est-ce qui vous a dit ça... mauvaise langue?

Les cris recommencent un instant, puis cessent petit à petit.

CHAPOLARD. Pardine, est-ce que je ne sais pas tout! puisque l'on m'a surnommé dans le quartier l'Homme gris.

LA MARCHANDE. C'est-à-dire qu'on l'appelle comme ça parce qu'il est toujours entre deux vins.

REPRISE DU CHOEUR.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUTOCQ*.

CHAPOLARD. Avez-vous des verres cassés à vendre?... Je ne me trompe pas, c'est M. Dutocq...

DUTOCQ. Bonjour, Chapolard, bonjour, mon cher.

CHAPOLARD. Monsieur Dutocq, je voulais passer à votre bureau de placement.

DUTOCQ. A mon bureau de placement... pourquoi?

CHAPOLARD. Pour vous prier de me trouver une place...

DUTOCQ. Est-ce que tu n'en as pas... Tu vends des verres cassés le matin... Le soir, tu distribues l'*Entr'acte* au Petit-Lazary... Tu cumules, tu es un cumulard...

CHAPOLARD. L'*Entr'acte*... les verres... tout ça c'est des petits métiers;... et je voudrais quelque chose de plus relevé... une place de suisse, de concierge, par exemple...

* Chapolard, Dutocq.

DUTOCQ*. Eh bien! fais-toi inscrire à mon bureau...

CHAPOLARD. Ça coûte-t-il quelque chose?

DUTOCQ. Cinq francs.

CHAPOLARD. Merci!... On donne cinq francs et on n'a pas de place... Connu...

Aix: Un homme pour faire un tableau.

Voyons, dans vot' établis-mont

Ne v'là-t-il pas comme ça s'passe?

La pratique donne de l'argent

Jusqu'au moment où c' qu'on la place...

Et tel est vot' raisonnement,

Qui semble vraiment très-logique

Vous ne plairez pas le client

Pour ne pas perdre la pratique...

DUTOCQ. Parce qu'on n'a pas de patience.

CHAPOLARD. Au fait... on ne meurt pas plutôt de faim pendant six mois, qu'on n'est pas content...

DUTOCQ. Je t'écoute, là, et je suis pressé.

CHAPOLARD. Vous allez chez M. Bourrichon?

DUTOCQ. Précisément.

CHAPOLARD. L'banquetier des petits métiers, comme il a intitulé!... ou plutôt la sangsue des petits métiers. En v'là un homme généreux! Il vous prête cinq francs le lundi et on lui en rend six le samedi; ça ne fait que quatre-vingt-dix pour cent par mois.

DUTOCQ. Il faut bien que son argent lui rapporte. Eh! le voilà justement ce respectable banquier!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOURRICHON**.

DUTOCQ. Bonjour, mon respectable ami...

BOURRICHON. Ah! c'est vous, Dutocq!... Bonjour...

CHAPOLARD, *à part*. C'est drôle! plus je vois ce vieux particulier et plus je trouve qu'il ressemble...

BOURRICHON***. Ah! je te rencontre à propos, Chapolard; j'ai une affaire à te proposer.

CHAPOLARD. Est-ce que vous voulez faire un placement de fonds dans ma maison de commerce?

BOURRICHON. Non, mais je veux te vendre une magnifique collection de bouteilles cassées.

CHAPOLARD. Vendre des bouteilles cassées, mais ça s'donne d'habitude, mon vénérable banquetier...

BOURRICHON. Moi, je ne donne jamais rien.

CHAPOLARD. Vous êtes sûr comme ça de ne pas faire des ingrats... Après tout, on peut voir la marchandise.

* Dutocq, Chapolard.

** Bourrichon, Dutocq, Chapolard.

*** Dutocq, Bourrichon, Chapolard.

BOURRICHON. Sans doute! Entre chez moi; dis à mon portier de te conduire à la cave. et nous débattons ensuite le prix ensemble...

CHAPOLARD*. Je vous obéis, homme généreux!

Au du Porteur d'eau.

Dans vot' cav' je vais fair' ma ronde,
Mais chacun doit se souvenir
Qu'il faut aider le pauvre monde,
Car ou n' sait pas c' qu'on peut dev'nir...
Par terre, je ramass' du verre,
Mais on ramass' quég'fois par terre
Autre chose que des verr's cassés!... (Bis.)

BOURRICHON, parlant. Hein? qu'est-ce que tu dis!...

CHAPOLARD. On dirait qu' ça y a fait d' l'effet. Je descends à la cave.

Il sort en achevant l'air.

Cassez,

Brisez,

V'là l' marchand d' verr's cassés!

SCÈNE V.

BOURRICHON, DUTOQ.

BOURRICHON. Eh bien, mon cher Dutoq. quelle nouvelle?... Cette place d'inspecteur aux champignons que vous m'avez promise?

DUTOQ. Ça marche, papa Bourrichon, ça marche... Votre pétition est entre les mains du gouvernement.

BOURRICHON. Merci, mon cher ami, merci, vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

DUTOQ. Eh bien, papa Bourrichon, je vous en demande un échantillon à l'instant même.

BOURRICHON. Parlez, mon jeune ami.

DUTOQ. J'aime, monsieur Bourrichon... je ne clos plus la moindre paupière ni jour ni nuit... depuis que j'ai porté mes yeux sur celle que je brûle d'épouser!

BOURRICHON.

Au de l'École de village.

Quoi! vous brûlez, mon cher Dutoq?

DUTOQ.

Oui, je brûle, je me calcine;

Bref, je passe à l'état de coq...

BOURRICHON.

Au fait, vous avez bien la mine

De cet oiseau si matinal...

DUTOQ.

Non... quand j' dis que je me consume,

Puis-j' parler du coq animal?...
Je parle du coq minéral,

Qui ne chante pas, mais qui fume...

Je ne chante pas, mais je fume.

BOURRICHON. Ah! je comprends... charbon de terre épuré.

DUTOQ. Et c'est pour votre nièce, l'incomparable Mignonnette...

* Chapolard, Bourrichon, Dutoq.

BOURRICHON. Que vous fumez... Eh bien, fumez, mon cher, je vous le permets... A propos, je ne vous l'ai pas dit... Mignonnette est changée de quartier, elle est limonadière, à présent, sur le boulevard du Temple.

DUTOQ. En vérité?...

MIGNONNETTE, en dehors. A deux liards le verre, les glaces au citron et à la vanille.

BOURRICHON. Tenez... là voici avec son établissement.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MIGNONNETTE.

MIGNONNETTE.

Au : Le ciel m'a faite (M^{me} Boudennia).

Ah! comme j'aime

Mon état!

Quel élat

Il donu' tout d' même!

On aurait beau le décrier,

J'adore mon p'tit métier.

Dans mon cœur, j'en fais serment,

Un seul amour doit brûler, et pourtant

Ça me flatte que sur les boulevards,

Quand j' vends mes glac's de deux liards,

Un chaland qui me courtise,

En s' rafraichissant me dise :

T'es fraîche' comme ta marchandise.

Ah! comme j'aime, etc.

MIGNONNETTE*. Bonjour, mon oucle...

DUTOQ, saluant. Charruante Mignonnette.

MIGNONNETTE. Tiens, c'est vous, monsieur le bureau de placement... comme vous me regardez d'un air bête!

BOURRICHON. Tu trouves qu'il a l'air bête... ça se rencontre à merveille, car à l'instant même, M. Dutoq me demandait ta main.

MIGNONNETTE. Pas possible!...

DUTOQ, à genoux. Oui, perle des limonadières en plein vent, et je resterai à vos pieds jusqu'à ce que vous me l'ayez accordée cette même main.

MIGNONNETTE. Ah ben! si vous l'attendez pour vous relever, vous ne risquez rien de rester là jusqu'aux artichauts!

DUTOQ, se relevant. Comment?

MIGNONNETTE. J'ai entendu quelque chose craquer.

DUTOQ, croisant sa redingote. Ne faites pas attention... ce n'est que mon pantalon... mais, cruelle Mignonnette, pour que vous méconnaissiez un homme comme moi, il faut que des motifs...

MIGNONNETTE. Des motifs, j'en ai quinze cents... et d'abord je ne veux pas me marier...

BOURRICHON. Comment! tu te vones au célibat!

* Dutoq, Mignonnette, Bourrichon.

MIGNONNETTE. A moins que ce ne soit avec quelqu'un que j'aime...

BOURRICHON. Quelqu'un que tu aimes?

MIGNONNETTE. Que... que j'aimerais, je veux dire.

BOURRICHON. A la bonne heure! Dieu me préserve, mon enfant, de jamais contrarier tes inclinations; seulement, je tiens essentiellement à ce que l'époux que je t'offrirai soit celui que tu choisiras...

MIGNONNETTE. Le plus souvent?

BOURRICHON. Tu dis?

MIGNONNETTE. Je dis qu'il fait du vent, et que si ça amenait de la pluie, ce serait vexant pour mon commerce de ce soir, sur le boulevard du Temple... Car lorsqu'il pleut dans les entr'actes, ça fait concurrence à ma marchandise, et ça rafraîchit gratis les consommateurs.

DUTOQ. Mais si nous étions joints ensemble... vous ne seriez plus exposée à ces alternatives de température.

Am : On dit que je suis sans malice.

Oh! si tu voulais la permettre,
Il ne t'aurait pas d'baromètre,
Tu ne craindrait plus les autans...
Que t'aurait la pluie et le beau temps!
D'ailleurs! ô l'une des trois Grâces.
Tu n'aurais plus vendre de glaces,
Car ton époux s'rait si brûlant,
Qu'il t'aurait fondré ton établissement!

MIGNONNETTE. Comment il m'a appelée!
Lune.

BOURRICHON. C'est une habitude dans son quartier.

DUTOQ. Oh! oui... je vous ferais filer doux.

MIGNONNETTE. Comment filer doux?

DUTOQ. Je vous ferais filer doucement des jours d'or et de soie, tous les plaisirs seraient votre partage... la promenade... le spectacle; enfin, mademoiselle, vous habiteriez un appartement splendide avec des meubles rococo et des pendules rocailles...

MIGNONNETTE. Justement j'aime pas la racaille... d'ailleurs, c'est pas pour écouter votre bagout que je suis venue ici, mais bien pour demander à mon oncle un versement de fonds pour mon commerce... j'ai aujourd'hui un effet à payer à mon marchand de castonade.

BOURRICHON. Et de quelle somme est ce billet?

MIGNONNETTE. Sept livres dix sous...

BOURRICHON. Combien te manque-t-il?

MIGNONNETTE. Sept francs cinquante centimes...

BOURRICHON. Ah! mon Dieu! tu troubles mal... je suis très-gêné dans ce moment... ce n'est que demain matin que je fais mes replettes.

MIGNONNETTE. Comment, mon oncle!

vous me refusez... vous voulez donc que je ne fasse pas honneur à ma signature... alors je vas me mettre en faillite... je vas déposer mon bilan.

File vent sortir.

BOURRICHON. Arrête, malheureuse! ne répands pas cette tache honteuse sur ma perruque blonde! Je vas me saigner pour te satisfaire...

MIGNONNETTE. La nature s'est éveillée dans votre cœur.

DUTOQ. Que cet accord est touchant! Ah! je verserais des larmes, si je n'étais pas fort laid quand je pleure...

MIGNONNETTE, à part. Il paraît que ça ne le change pas...

BOURRICHON, qui a pris de l'argent dans des petits papiers. Tiens! voilà sept francs cinquante... n'oublie pas que ça fait neuf francs que tu as à me rendre...

MIGNONNETTE. C'est bon, mon oncle.

BOURRICHON. Tu vois quel intérêt...

MIGNONNETTE. Vous me prenez?

BOURRICHON. Non... quel intérêt je te porte... ne l'oublie jamais...

MIGNONNETTE. L'oublier... plus souvent, au contraire...

Ain de la Robe et les Bottes

Eternelle est ma reconnaissance
Pour les bienfaits que j'ai reçus;
Mon cher oncle, toujours je pense
Aux services qu'on m'a rendus.

Mais quand j'm'acquitt', c'est un drôl' de manie,
Alors j' n'y pense plus; t'la pourquoi
Je n' vous pay'rai peut-être de ma vie,
Pour ne jamais oublier c' que j' vous dois,
Je n' vous pay'rai peut-être de ma vie,
Afin de n' pas oublier c' que j' vous dois.

BOURRICHON. Comment? comment?

MIGNONNETTE. Dites donc, mon oncle, vous ne m'invitez pas à déjeuner?

BOURRICHON. C'est que je n'en ai juste que pour moi...

MIGNONNETTE. Quand il y a pour un, il y a pour deux...

BOURRICHON. C'est que quand il y a pour deux j'ai l'habitude de garder le reste pour le lendemain.

MIGNONNETTE. Vous pouvez bien changer vos habitudes en faveur de votre nièce... allons, venez...

DUTOQ. Et moi, je cours chez le ministre lui recommander votre affaire.

ENSEMBLE.

Ain :

Séparons-nous!
Pour fair' not' petit commerce,
Et que chacun l'exerce
Sans fair' de jaloux!

Ils sortent par des côtés opposés, au moment où Bourrichon, suivi de sa nièce, se dispose à rentrer chez lui. Dutoq, en saluant en marchant à reculons, se heurte contre Rossignol, qui imite le chien quand on lui marche sur la patte.

SCÈNE VII.

MIGNONNETTE, BOURRICHON,
ROSSIGNOL.

BOURRICHON. Ah! c'est original! (*Rossignol imite le cri de deux ou trois animaux.*)
Ha! ha! c'est très-amusant!
ROSSIGNOL, tendant sa casquette. Mon monsieur...

BOURRICHON. Joli petit métier que tu as choisi là...

ROSSIGNOL. Dam! on choisit celui-là qu'un peut... Nous sommes trois enfants... mes deux sœurs tiennent... nous ne pouvons pas faire tous les trois la même chose...

BOURRICHON. Paresseux! je n'ai pas de cousin...

MIGNONNETTE, bas, sans être entendue de son oncle. Tiens, v'la un sou... faut que tout le monde vive de son métier.

ROSSIGNOL. Merci, ma bonne limonaire. (*A part.*) Je vais me régaler d'un sou de galeite.

Sortie de Bourrichon, Mignonnette et Rossignol.

SCÈNE VIII.

BOUFFARDO, ZIDORINI.

Buffardo porte un violon, Zidorini une harpe.

ZIDORINI, entrant le premier. Par ici, père Buffardo; j'ai aperçu ma biche au pied léger.

BOUFFARDO. Quelle biche?

ZIDORINI. Mon andalouse, ma syrène, mon albanaise...

BOUFFARDO. Ta pe ite marchande de glaces à deux liards le verre?

ZIDORINI. Oui... celles dont les joues sont encore plus roses que son sirop de groseille...

BOUFFARDO. Écoute Zidorini... tu sais combien je suis ton père, puisque tu es un enfant trouvé par moi... Je t'ai donné un nom...

ZIDORINI. Ou plutôt vous avez allongé le mien... je m'appelais Zidore, vous en avez fait Zidorini... je vous dois deux syllabes, mon cœur vous en est reconnaissant comme quatre.

BOUFFARDO. Enfin je t'ai donné une position sur l'échelle sociale, tu es chanteur des rues...

ZIDORINI. Oui... mais je ne veux pas m'arrêter là... ce n'est qu'un petit métier.

BOUFFARDO. Un petit métier!... eh bien, Guston, tant mieux!

Att! C'est moi qu'ils appellent le noir.

C'est les p'tits métiers

Qui du peuple assurent l'existence,

Et l'tir'nt de l'indigence...

Grâce aux p'tits métiers,

Les ouvriers

D'vienn'nt financiers,

Que d' restaurateurs autrefois

Partout vendaient, au coup d' fourchette,

Le lard salé, la crêpinette...

Et combien d' fameux marchands de bois

Ont fabriqué... des allumettes!

Maint industriel

Qui détach' la soie ou la laine.

Où r'coll' la porcelaine,

Vivent, grâce au ciel,

Sans payer d'impôt personnel!

D'autres gagn'nt pas mal de gros sous

En faisant monter en voiture...

Où, quoiqu' la chose soit un peu dure,

Dans les ruisseaux cherchant des clous,

Trouvent ainsi... leur nourriture...

Carr'leurs de souliers,

Fripiers,

Tripiers

Où bouquetières,

Fruitières

Où laitières,

Bref, marchand d' cerneaux,

Marchand d' copeaux,

Marchands d' gâteaux,

C'est les p'tits métiers

Qui du peuple assurent l'existence,

Et l'tir'nt de l'indigence;

Grâce aux p'tits métiers,

Les ouvriers

D'vienn'nt financiers!

ZIDORINI. J'dis pas... mais moi je suis artiste, père... artiste depuis la plante des pieds jusqu'à celle des cheveux... j'ai le feu sacré dans mon gosier... j'ai soif de célébrité, je veux boire à la coupe enivrante du théâtre, et me désaltérer dans les claques du public de l'Opéra... oui! presque tout me dit que je suis Dupré en herbe...

BOUFFARDO. Va, noble enfant, tu étais déjà digne d'être trouvé par moi... mais plus encore... ta famille, dont tu ne parles pas, doit être, à en juger par tes sentiments relevés, d'un rang plus ou moins illustre; tu dois être le fils d'un comte, d'un marquis...

ZIDORINI. Dites plutôt d'un grand musicien; je ne serais pas étonné d'avoir puisé la vie dans les flancs d'une clarinette ou dans les entrailles d'une contre-basse.

BOUFFARDO. Eh bien! avec de telles idées comment peux-tu songer à une Mignonnette, à une glacière à la belle étoile... à une rien du tout, enfin?

ZIDORINI. Ah! père, ne blasphémez pas... n'appellez point rien du tout la perle des cafetières! Du jour où je la vis s'installer sur le boulevard du Temple, je devins son esclave... c'était par une belle soirée d'automne, il pleuvait à verse; elle était sous

son riflard, et moi sous une gouttière... Eh bien ! malgré la pluie qui m'inondait, je ne pus m'éloigner d'elle qu'après avoir dévoré ma quarante-neuvième glace. Bref, j'avais consommé pour un franc vingt-deux centimes et demi... je lui duais même encore cinq centimes... j'étais fou, j'étais timbré, pas à sec, par exemple ! J'étais mouillé jusqu'aux os.

BOUFFARDO. Ainsi donc, c'est sans rémission, tu es définitivement pincé !

ZIDORINI. Tout ce qu'il y a de plus pincé ; mon cœur bat, mon sang bout, mes nerfs craquent... je le sens, je ne pourrai me calmer qu'après mon mariage.

BOUFFARDO. Pour le quart d'heure, quelle est ton intention ?

ZIDORINI*. Je ne vous le cacherais pas ; j'ai le projet de lui pincer à mon tour quelque chose sur ma harpe... sa fenêtre s'ouvrira, et elle pourra me jeter...

BOUFFARDO. Une pièce six liards ?

ZIDORINI. Fi donc... uu tendre regard, douce récompense pour un troubadour galant et amoureux !

BOUFFARDO. Zidorini, mon enfant, usant des druides que j'ai reçus de... n'importe... je pourrais, je devrais te faire un sermon analogue à la circonstance... mais comme ça ne servirait à rien, j'accorde mon violon et je t'accompagne.

ZIDORINI. Père, je vous honore en mi grand dièze, et mon cœur battra toujours pour vous la mesure à six-huit.

Ain : Non, non, mon ange.

Toi qui remplis mon être
Des feux les plus brûlants,
Daigne ouvrir ta fenêtre
Pour entendre mes chants.

Ma voix l'appelle ;
Parais, ma belle.

De ma chanson nouvelle.
Quand l' temps est clair,
Je serai fier

De te voir prendre l'air.

La fenêtre s'ouvre.

Oh ! père... voilà... non !

BOURRICHON, *à la fenêtre*. Histrions, passez votre chemin, je ne peux rien vous faire.

Il disparaît après avoir jeté l'eau de son plat à barbe.

BOUFFARDO**. Il nous appelle histrions... vil paltoquet !

ZIDORINI. Calmez-vous, père, c'est le propre oncle de Mignonnette.

BOUFFARDO. Alors, je le respecte... mais c'est un manant... vieil hippopotame !

ZIDORINI. Puisque je ne puis lui parler avec les yeux... je vais lui écrire. Oh ! oh ! ma passion me suggère un atratagème délicieux... oui, c'est Cupidon qui m'inspire... Père ! entrez chez la fruitière en face...

* Zidorini, Bouffardo.

** Bouffardo, Zidorini.

achetez deux sous de Brié... uui, je vous attends chez le marchand de vin... je demanderai dix centimes de pain, un demi-litre à seize, et l'amour fera le reste...

BOUFFARDO. Comme tu voudras.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAPOLARD*.

CHAPOLARD, *sortant de chez Bourrichon*. Tiens ! bonjour, les artistes...

BOUFFARDO. Ah ! c'est vous, l'homme gris !

CHAPOLARD. Oui, l'homme gris, qui sait tout, qui voit tout.

ZIDORINI. Et qui boit tout.

CHAPOLARD. Ça va bien, Zidorini ?

ZIDORINI. Très-bien, merci ! mais nous sommes pressés. Venez, venez, père.

CHAPOLARD. A revoir, les amis.

Bouffardo et Zidorini sortent.

SCÈNE X.

BOURRICHON, CHAPOLARD, puis DU-TOCQ.

CHAPOLARD, *d'abord seul*. A-t-on jamais vu ! ce vieux gueux de Bourrichon me demander vingt sous de ses bouteilles cassées !

BOURRICHON, *sortant vivement de sa maison*. Ah ! dis donc, marchand de verre cassé ! et mes vingt sous... tu ne me les as pas donnés mes vingt sous...

CHAPOLARD, *feuilletonnant à sa poche tout en le regardant*. Je ne vous les ai pas... Tiens ! c'est ma foi vrai ! (*À part.*) Oh ! plus je le regarde... c'est ressemblance... c'est que c'est ça ! Si je pouvais m'assurer...

BOURRICHON. Eh bien ! finissons-nous ?

CHAPOLARD. Oui, oui.

Tout en parlant il tire de sa poche un morceau de papier.

BOURRICHON. Qu'éque c'est que ça ? Est-ce que tu payes mes vingt sous en papier-monnaie ?

CHAPOLARD, *regardant*. Ça... c'est une loge de spectacle.

BOURRICHON. Une loge !

CHAPOLARD, *qui a réfléchi pendant ce temps-là, à part*. Oh ! c'est l'idée qui me pousse... Oui, morbleu ! Si je peux le décider à venir, c'est un moyen.

BOURRICHON. Enfin, toi, me donneras-tu ces vingt sous ?

CHAPOLARD, *les lui donnant*. Voilà ! voilà, monsieur Bourrichon... et de plus... est-ce que vous ne seriez pas flatté de voir ce soir la première représentation d'une superbe

* Chapolard, Zidorini, Bouffardo.

pièce, dans une bonne loge qui ne vous coûterait rien du tout?...

BOURRICHON. Qui ne me coûterait rien?... Mais comment diable! as-tu des coupons de loge, toi?

CHAPOLARD. Vous savez bien que le soir je vendais l'*Entr'acte* au Petit-Lazary.... et hier on m'a donné des billets pour aujourd'hui... c'est l'auteur de la pièce, qui est un de mes amis, un grand écrivain.

BOURRICHON. Ton ami.... un grand écrivain?...

CHAPOLARD. Public...

BOURRICHON. Ah! ah! un écrivain public qui fait des pièces de théâtre... Serait-ce Saint-Gobin?

CHAPOLARD. Lui-même.

BOURRICHON. Je le connais... je lui ai avancé trois francs cinquante sur ses droits d'auteur, et il m'a fait une délégation de cinq francs... Certainement je ne serais pas fâché de voir l'ouvrage qui est en quelque sorte la garantie de mes avances.

CHAPOLARD, *à part*. Il viendra. (*Haut.*) Eh bien! tenez, voilà le coupon...

Il le lui donne.

BOURRICHON, *le regardant*. Merci...

CHAPOLARD, *à part*. Ah! oui... si c'est lui, ça lui portera un fier coup... et je serai là, moi, pour voir l'effet...

BOURRICHON. Comment! quatre places... Alors je pourrai emmener avec moi ma nièce et mon ami Dutocq...

CHAPOLARD. Vous avez le droit de conduire autant de personnes que vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas plus de quatre.

BOURRICHON, *riant*. Ha! ha! ha!... c'est très-flatteur d'avoir sa loge à soi...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DUTOcq, puis ZIDORINI*.

DUTOcq, *renenant*. Ah! me voilà!

BOURRICHON. Parbleu! vous arrivez bien, Dutocq... je vous mène ce soir au spectacle avec ma nièce...

ZIDORINI, *à part, sortant de chez le marchand de vin*. Au spectacle!

DUTOcq. Où ça?

BOURRICHON. Boulevard du Temple, au Petit-Lazary.

ZIDORINI, *à part*. Au Lazare! oh! coûte que coûte, j'y serai.

DUTOcq. Monsieur Bourrichon, je suis sensible...

BOURRICHON. Je le sais... Eh bien! venez sans façon manger le bœuf... vous serez tout porté pour nous accompagner.

DUTOcq. Je suis d'autant plus sensible!

* Dutocq, Bourrichon, Chapolard, Zidorini.

CHAPOLARD, *à part*. Bon! (*Haut.*) Et surtout claquez fort... c'est une magnifique œuvre!

ENSEMBLE.

AIR :

BOURRICHON.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
D'aller applaudir le drame nouveau;
Je me fais vraiment une grande fête,
Car je suis toujours amateur du beau.

Du beau,

Du nouveau.

DUTOcq.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
D'applaudir ce soir le drame nouveau
Je me fais vraiment une grande fête;
Lorsque c'est gratis, c'est toujours très-beau.

Très-beau,

Et nouveau.

CHAPOLARD.

Allons, le temps passe, il faut qu'on s'apprête!
Applaudir ce soir le drame nouveau.
Ça doit être vraiment une grande fête
Pour tous ceux qui sont amateurs du beau.

Du beau,

Du nouveau.

ZIDORINI, *à part*.

Allons, le temps passe, il faut que j'm'apprête;
Je veux assister au drame nouveau;
Mais je n'verrai qu'celui qui fit ma conquête;
Pour moi peut-être un jour aussi beau!

Quel jour aussi beau!

SCÈNE XII.

ZIDORINI, CHAPOLARD *au fond*, et ensuite BOUFFARDO.

ZIDORINI. Plus de doute, j'ai un rival, un odieux rival... c'est cet individu qui n'a pas de molets.

CHAPOLARD, *qui s'en allait, s'arrêtant*. Tiens! qu'est-ce qu'il a donc le petit?

ZIDORINI. Et cette méchanceté du sort m'arrive dans la figure au moment où j'avais dans ma poche le stratagème que l'amour me souffla, cette lettre que j'ai écrite chez le marchand de vin, et où je peins en caractères de feu l'amour qui me consume, sur du papier à chandelle.... N'importe! il faut que mon poulet parvienne à son adresse; je veux que Mignonnette connaisse mon amoureux martyr...

CHAPOLARD, *à part*. Ah! bah! il aime la nièce de Bourrichon! Faut que je voie ça.

ZIDORINI, *à la porte du marchand de vin*. Venez, venez, père.

BOUFFARDO, *la bouche pleine*. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

ZIDORINI. Vite, père, le second couplet de notre romance...

BOUFFARDO. Pourquoi donc? Tu sais bien que le vieux pas-beau n'aime pas la musique...

ZIDORINI. N'importe... chaud! chaud*!

Aia! Non, non, mon oncle.

Lorsque la porte est close,
Ton cœur est-il fermé?
D' l'amour d'un virtuose
N'est-il doux pas charmé?
N' crains pas, méchante,
Qu' ma voix touchante
Avec toi ne déchante.
Quoiqu' j'aie, dit-on,
Un baryton,
J' prendrai toujours ton ton.

CHAPOLARD, à part. C'est qu'il chante comme un canard!

ZIDORINI. Personne ne paraît... Ah! tua foi, les grands moyens... forçons le passage; cette pierre au centre de mon billet... (*Il ramasse une pierre, l'enveloppe dans le billet qu'il a tiré de sa poche.*) Au petit bonheur! Il lance la pierre au milieu de la fenêtre; on entend le bruit d'un carreau cassé.

BOUFFARDO. Qu'as-tu fait, malheureux?

SCÈNE XIII.

LES MEMES, MIGNONNETTE, à la fenêtre, BOURRICHON, DUTOQ, SOLDATS et PEUPLE**.

FINALE.

Musique de M. Couder.

CHIEF.

Faisons cesser ce tapage,
Qui vient troubler, sans raison.
Le calme du voisinage;
Les turbateurs en prison;
En prison, vite, en prison.

MIGNONNETTE, à la fenêtre, d'abord seule.
Grand Dieu! quelle frayeur j'éprouve!

* Zidorini, Bouffardo.

* Bourrichon, Mignonnette, Chapolard, Dutoq, Zidorini, Bouffardo.

CHAPOLARD, fumant le verre.

Où prend son bien oùqu'on le trouve,
Bourrichon, paraissant aussi à la fenêtre.
Un peu plus j'avais l'œil détraqué.

CHAPOLARD.

J'aurai d' quoi boir' deux ou trois litres.

BOURRICHON.

Qui donc a' permet d' casser mes vitres?

LES SOLDATS.

Où donc est l'auteur du délit?

BOURRICHON.

Contre lui j' demande qu'on s'écasse.

DUTOQ.

Calmez-vous, monsieur Bourrichon.

ZIDORINI.

Elle! tient ma lettre!

Dutoq, qui s'est approché de Zidorini.

Polisson!

ZIDORINI, à Dutoq.

Que d' mand' monsieur?... à son service...

Il est roug' comme une écrivaine.

DUTOQ.

Vous m'insultez... j'aurai raison;

BOURRICHON, aux soldats, indiquant Zidorini qui est près de Dutoq.

Soldats, arrêtez le coupable!

LES SOLDATS.

Oui, nous allons l'empoigner à l'instant!

Ils arrêtent Dutoq.

Criminel, avec nous venez bénévol'ement!

DUTOQ, se débattant.

Moi... jamais... c'est abominable!

ZIDORINI et BOUFFARDO.

C'est lui! c'est lui!

LES SOLDATS.

Poiet de rébellion!

MIGNONNETTE.

Le bureau d' pis'ement au violon.

ENSEMBLE.

Faisons cesser ce tapage.

Qui vient troubler, sans raison.

Le calme du voisinage;

Les turbateurs en prison;

En prison, vite, en prison.

On entraîne Dutoq en prison.

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le corridor des premières, au Petit-Lazary. Au fond, la porte des loges.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{lle} PIQUENOT, CHAPOLARD, ROSSIGNOL, marchand de sucre d'orge, passant, UNE AUTRE OUVREUSE, MARCHAND DE LIMONADE, GAMINS, etc.

Au lever du rideau, M^{lle} Piquenot arrange ses petits bancs; l'autre ouvreuse tricote.

ROSSIGNOL. Des bons sucres d'orge au citron et à la vanille, à un sou et deux sous! voyez, mesdames, on peut les goûter.

CHAPOLARD, entrant. L'Entr'acte! programme des spectacles! le chansonnier des théâtres, la biographie des acteurs et actrices de Paris!... les calembours de M Odry, trente-deux mille calembours pour un sou!

M^{lle} PIQUENOT. Tiens, vous v'la déjà, l'homme gris!

CHAPOLARD. Oui, mademoiselle Piquenot, je suis venu de bonne heure à cause de la pièce nouvelle... nous aurons du monde à c'soir; les petits bancs rouleront... vous allez faire un beurre atroce.

M^{lle} PIQUENOT. Du beurre... merci, j'ai pas encore étrenné.

CHAPOLARD. Attendez donc ; la queue ne fait que d'entrer ; et elle est un peu chouette, la queue, elle va jusqu'au gendarme des figures de cire.

M^{lle} PIQUENOT. Oui, des gratis... avec ça qu'ils sont généreux les billets donnés...

Ain du Petit Courrier.

D'eux j' n'ai jamais rien empêché :
J'aim'rais autant n'avoir personne ;
Il semble toujours qu'on leur donne
L' p'tit banc par-dessus l' marché !

CHAPOLARD.

Au fait, avec un pareille gamme,
Ils prendraient aussi, sans façons,
Gratis le journal et l' programme,
Et même du cidre et des marrons !

Heureusement que vous n'attendez pas après ça pour vous acheter des escarpins.

M^{lle} PIQUENOT. Est-ce que vous voudriez faire entendre que j'ai la chose de connaître quelqu'un ?

CHAPOLARD. Moi ? par exemple !

M^{lle} PIQUENOT. Vous êtes si vipère !
CHAPOLARD, à part. Avec ça qu'elle se gêne ! (Haut.) Je veux dire à ça que quand on est, comme vous, marchande de café et d'friture à la barrière, on a plusieurs cordes à son arche, et...

PLUSIEURS VOIX, en dehors. L'ouvreuse ! l'ouvreuse !

CHAPOLARD. Tenez, v'là des pratiques qui vous arrivent.

M^{lle} PIQUENOT. Voilà, monsieur, voilà !

CHAPOLARD, à part. Ah ! v'là, monsieur Bourrichon.

ENSEMBLE.

AIR :

Dieux ! quelle foule !
Sans qu' ça s'écroule,
Tant de chalands
Tiendront-ils là dedans ?
Si je n' m'abuse,
Pour qu'on s'amuse,
Même gratis,
Ça coût' cher à Paris.

SCÈNE II.

CHAPOLARD, MIGNONNETTE, DUTOCQ, BOURRICHON.

BOURRICHON. Enfin nous y sommes ! j'ai cru que nous n'en sortirions pas. Ah ! mon Dieu ! on m'a volé ma montre...

DUTOCQ. Ma lorgnette !

MIGNONNETTE. Et moi ?... non, je l'ai encore mon mouchoir.

BOURRICHON. Savez-vous, Dutocq, que je

désespérais presque de vous voir des nôtres ce soir.

DUTOCQ. Je le crois bien, après cette arrestation arbitraire ! C'est que... j'allais tout droit au greffe, si je n'avais rencontré sur mon passage mon ami, monsieur Roupillard, inspecteur de la dix-neuvième brigade des baliseurs ; et on dit que ce qui est au greffe ne se revoit plus ; et alors, belle Mignounette, je n'aurais pu presser...

Il veut lui prendre la main.

MIGNONNETTE*. Ça ne presse pas !

CHAPOLARD, se rapprochant. Ach'tez l'Entr'acte... Monsieur Bourrichon, voulez-vous l'Entr'acte ?

BOURRICHON. Non, merci ; je n'aime pas à connaître le nom des acteurs ; ça m'ôte l'illusion !

DUTOCQ. C'est vrai, quand on lit sur le programme le grand-duc, monsieur Godiveau...

MIGNONNETTE. Ou bien une princesse romaine, mademoiselle Chicorée... ça fait un drôle d'effet !

CHAPOLARD. Ah ! par exemple, monsieur Bourrichon, ce soir vous allez avoir de l'agrément !

BOURRICHON. Tu crois ?

CHAPOLARD. Vous allez voir une pièce un peu soignée... c'est moi que j'en ai donné le sujet.

DUTOCQ. Comment, vous ?

BOURRICHON. Est-ce que tu joins la poésie aux verres cassés ?

CHAPOLARD. Non, mais c'est une histoire qui est arrivée à quelqu'un de ma connaissance. Aussi j'ai assisté à une répétition...

BOURRICHON. A une répétition ?

CHAPOLARD. Je pleurais tant que j'ai été obligé d'emprunter le mouchoir d'un sapeur-pompier...

BOURRICHON. Ah ! c'est si touchant que ça ?

MIGNONNETTE**. Eh bien, tant mieux ! j'adore pleurer au spectacle ; ça m'amuse.

CHAPOLARD. Je vous recommande surtout la fin de la pièce, le moment où les coupables sont punis ; ça vous fera plaisir.

DUTOCQ. Ah ! oui... le crime reçoit son châtiment... c'est un dénouement bien usé !

CHAPOLARD. Vous ne les aimez peut-être pas, ces dénouements-là, monsieur Dutocq ? ni vous non plus, monsieur Bourrichon ?... il y en a d'autres à qui ça plaît ; chacun son goût.

BOURRICHON, à part. Pourquoi donc m'a-t-il regardé en disant ça ?

M^{lle} PIQUENOT. Monsieur l'homme gris,

* Dutocq, Mignounette, Chapolard, Bourrichon.

** Dutocq, Chapolard, Bourrichon, Mignounette.

vous jabotez là, et on vous demande l'Entr'acte dans la salle.

CHAPOLARD. J'y vas, mademoiselle Piquenot... j'y vas; bien du plaisir, monsieur Bourrichon.... L'Entr'acte, programme du spectacle...

Il sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* CHAPOLARD *.

MIGNONNETTE, *à part*. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de me faire lire la lettre du joli chanteur... Si je pouvais sans être vue...

Elle tire la lettre de sa poche.

M^{lle} PIQUENOT. Vot' servante, monsieur Bourrichon!

BOURRICHON. Ah! c'est vous, mademoiselle Piquenot; n'oubliez pas que c'est demain le jour de mes rentrées, j'irai vous rendre visite à la barrière.

M^{lle} PIQUENOT. Vous pouvez venir, votre quibus est tout prêt...

BOURRICHON. Très-bien!

MIGNONNETTE, *à part*. Impossible de lire...

DUTOQ, *qui l'a suivie des yeux*. Que tenez-vous donc là, charmante Mignonnette?

MIGNONNETTE. Moi! c'est quelque chose qu'on vient de me glisser dans la main, en montant l'escalier...

DUTOQ. Quel peut être le drôle?...

BOURRICHON. Sana doute un billet doux.

MIGNONNETTE. Tenez, mon oncle, vous pouvez lire!

BOURRICHON. Dutoq, soyez mon secrétaire, car je n'ai pas mes lunettes...

Dutoq prend la lettre et lit bas.

MIGNONNETTE. Ah! lisez haut, je ne crains rien. (*À part*.) Ça fait que je saurai ce qu'il y a dedans.

DUTOQ, *lisant*. « Astre de ma destinée, je vous ai vue et je vous ai aimée, je vous ai revue et je vous ai idolâtrée, si bien que pour le moment, je vous aime et je vous idolâtre. Maintenant je n'ai qu'une seule pensée, qu'un seul désir, c'est de vous conduire à l'an... »

MIGNONNETTE. Comment! à l'eau...

DUTOQ. Tel... Ah! à l'antel... bien entendu, avec le consentement et sona l'aile de votre oncle!

BOURRICHON. Mon aile! pour quel oiseau me prend-il donc?

DUTOQ, *lisant*. « Signé : la personne qui a consommé quarante-neuf glaces le jour de la grande averse, et qui vous redevient encore cinq centimes. »

* Mlle Piquenot, Bourrichon, Dutoq, Mignonnette.

MIGNONNETTE. Tiens! c'est un joli style!

DUTOQ. Je pense, mademoiselle, que vous savez l'usage que vous devez faire de ce papier...

MIGNONNETTE, *le prenant*. Certainement, monsieur! (*À part*.) Je le garderai sur mon cœur, ce poulet!

BOURRICHON. Voyons, prenons nos places... Mademoiselle Piquenot, voici mon coupon... N° D.

M^{lle} PIQUENOT. Y'la vot' loge.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UNE BOUQUETIÈRE *.

LA BOUQUETIÈRE. Des œillets, des roses, la violette, fleurissez vos dames!

MIGNONNETTE. Le joli bouquet!

DUTOQ, *le prenant et y portant le nez*. Et il sent très-bon... Prenez ces fleurs, mademoiselle, et vous pouvez dire où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille...

Mignonnette prend le bouquet.

LA BOUQUETIÈRE, *se moquant*. Ah! comme c'est donc joli!

DUTOQ, *se fouillant*. Étourdi! j'ai oublié ma bourse... payez, payez donc, mon cher Bourrichon!

BOURRICHON, *à part*. Il me semble que je paye beaucoup aujourd'hui... (*Haut*.) Combien ce bouquet?

LA BOUQUETIÈRE. Un franc!

BOURRICHON. Un franc!... dix sous?

LA BOUQUETIÈRE. Un franc dix sous, si vous voulez?

BOURRICHON. Par exemple! dix sous, en tout et pour tout!

LA BOUQUETIÈRE. Voyez-vous çà! monsieur Grigon, voyons, aboulons les vingt sous!

BOURRICHON. Eh bien! les voilà, mégère!

LA BOUQUETIÈRE. Vous m'appellez bergère... merci, mon mouton.

BOURRICHON. Mais entrons!

ENSEMBLE.

AIR : Nous avons t'y bu.

A se divertir, allons, qu'on s'appête :
On va commencer le drame nouveau;
F' compte tant pleurer, pour moi quelle fête !
Qu'j'en aurai bien sûr un rhum' de cerveau.

Bourrichon, Dutoq et Mignonnette entrent dans la loge, dont ils ferment la porte.

* Bourrichon, la Bouquetière, Dutoq, Mignonnette, Mlle Piquenot au fond.

SCÈNE V.

LA BOUQUETIÈRE, BOUFFARDO, puis CHAPOLARD, et ensuite ZIDORINI.

LA BOUQUETIÈRE. Des œillets, des roses !
BOUFFARDO, *à part*. La jeune personne est dans la loge... Où se cache donc mon fils adoptif ?

LA BOUQUETIÈRE. Fleurissez vos dames !
BOUFFARDO, *à lui-même*. Cristie ! beau petit corps de femme ! (*Haut, et avec galanterie.*) Toutes les fleurs en sont-elles ?

Il veut lui prendre la taille.

LA BOUQUETIÈRE. A bas les pattes ! (*Elle lui tape sur les mains et sort.*) Des œillets, des roses !

BOUFFARDO, *à Chapolard qui paraît*. Dis donc, l'homme gris, tu n'as pas aperçu mon héritier dans la salle ?

CHAPOLARD. Il n'a nullement frappé mes regards. Ah ! t'nez, le v'la !

BOUFFARDO, *à Zidorini qui entre*. Arrive donc ; ta passion est ici.

ZIDORINI. Je le sais bien, puisque depuis un quart d'heure je suis aux places à trois sous à lorgner mon étoile... j'ai même eu le temps de la faire découper.

CHAPOLARD. Vous avez fait découper mademoiselle Mignonnette ?

ZIDORINI, *tirant une silhouette de sa poche*. Regardez !

CHAPOLARD. Qu'est-ce que c'est que ça ? du taffetas d'Angleterre ?

ZIDORINI. Mais non, c'est son portrait... sa silhouette.

CHAPOLARD. Ah ! bon !

ZIDORINI. Et c'est frappant de ressemblance !

CHAPOLARD. Seulement on n'a pas attrapé la blancheur de sa peau...

ZIDORINI. Et comme c'est tourné !

On entend frapper les trois coups.

BOUFFARDO. On frappe... ça va commencer...

CHAPOLARD, *à part*. Dire que c'est mon sujet qu'on va représenter. Oh ! la sueur me monte.

BOUFFARDO. Vite, fiston, allons prendre nos places !

ZIDORINI. Non, il faut d'abord que je la voie... Va toujours devant, je te suis.

Bouffardo sort.

* Chapolard, Bouffardo.

** Chapolard, Zidorini, Bouffardo.

SCÈNE VI.

CHAPOLARD, ZIDORINI, puis DUTOQ.

ZIDORINI. Oui, c'est ça... (*Il écrit au crayon sur un petit morceau de papier.*) Rien que ces mots... Je suis là !

CHAPOLARD, *à lui-même*. Je ne sais si c'est cette pièce à quoi que j'ai corroboré... ou plutôt l'effet que j'en attends sur le Bourrichon. Mais je m'sens tout chose. J'ai besoin de prendre l'air.

ZIDORINI. Un service, Chapolard !

CHAPOLARD. Deux plutôt, si c'est dans les possibles !

ZIDORINI. Frappe à cette loge, et ce papier à la demoiselle en guise d'Entr'acte.

Il lui remet le papier qu'il vient d'écrire.

CHAPOLARD. Compris !

Il cache la lettre dans un Entr'acte, et frappe à la porte de la loge. Zidorini s'est mis à l'écart.

DUTOQ, *ouvrant la loge*. Qu'est-ce que c'est ?

CHAPOLARD. L'Entr'acte demandé.

DUTOQ, *de mauvaise humeur*. On vous a déjà dit qu'on n'en voulait pas...

CHAPOLARD. C'est pas pour vous, c'est pour mademoiselle ! (*Il met vivement l'Entr'acte dans les mains de Mignonnette, ferme la porte et dit à Zidorini :*) Le tour est joué !

ZIDORINI. Merci ! à présent.... éclipse-toi...

CHAPOLARD. Sufficit ! (*À lui-même.*) Voilà le moment d'aller chauffer mon ouvrage !

Il sort.

ZIDORINI. Quel bonheur ! que va-t-elle faire ? on ouvre la lucarne... si c'était elle ?

DUTOQ, *paraissant*. Eh ! marchand ! marchand ! on n'en veut pas de votre Entr'acte !

Il le jette par le carreau.

SCÈNE VII.

ZIDORINI, puis MIGNONNETTE.

Pendant cette scène, les ouvreuses regardent la pièce à travers les carreaux des loges.

ZIDORINI, *ramassant l'Entr'acte*. Le coup est manqué ! non, mon billet n'y est plus... elle l'a gardé... son cœur m'a compris... Dieu ! le carreau se rouvre...

MIGNONNETTE, *paraissant au carreau, et parlant à l'intérieur de la loge*. Un instant seulement, mon oncle ; l'air me fera du bien.

ZIDORINI. Oh ! mademoiselle ! que vous êtes bonne !

MIGNONNETTE. Plait-il, monsieur ?

ZIDORINI. Je dis que vous êtes bonne !

MIGNONNETTE. Pourquoi que je suis boune ?

ZIDORINE. Vous me le demandez... quand vous daignez me gratifier d'un regard.

MIGNONNETTE. Comme ça vous croyez que c'est pour vous que je me mets à la fenêtre ; vous vous trompez, jeune homme... mais enfin puisque nous nous rencontrons par hasard, je ne serai pas fâchée de savoir qui vous êtes.

ZIDORINI. Et moi, je suis heureux, mille et une fois heureux de me dévoiler devant vous... je vais me montrer dans le simple appareil de la vérité ; je commence par ma famille ; je suis le fils d'un banquier, d'un homme de lettres, d'un ambassadeur ou d'un débitant de tabac. A votre choix !

MIGNONNETTE. Comment ! à mon choix !

ZIDORINI. Oui, belle Mignonnette, choisissez, vous en avez le droit et moi aussi... car n'ayant jamais connu mon père, je peux le supposer sur le bâton de l'échelle sociale qui me conviendra.

MIGNONNETTE. Je comprends, vous êtes un enfant trouvé, sans père ni mère...

ZIDORINI. J'ai été trouvé, j'en conviens, mais j'ai bien de penser que j'ai un père... ma raison se refusant à croire que je doive le jour à une feuille de chou.

MIGNONNETTE. Quel est votre état ?

ZIDORINI. Elève du Conservatoire...

MIGNONNETTE. Je vous croyais chanteur des rues.

ZIDORINI. Chanteur des rues ! par exemple ! je chante dans les rues... oui... mais comme étude... pour donner à ma voix plus d'étendue... n'ayant que le ciel pour limite, elle a une plus grande portée.

MIGNONNETTE, se retournant vers l'intérieur de la loge. Encore une minute, mon oncle ; j'entends aussi bien que vous, c'est très-intéressant... Ainsi vous vous destinez au théâtre ?

ZIDORINI. Au grand Opéra... et je n'attends plus que d'avoir tout à fait grandi pour entrer dans les basses tailles... Oh ! je sens que je serai un jour un grand artiste... Voilà mon brillant passé, mon riche avenir ; me permettez vous de mettre mon présent à vos pieds...

MIGNONNETTE. Je ne peux vous en empêcher...

ZIDORINI. O paroles de castonade ! et que l'on croirait échappées d'une boutique de confiseuse... c'est que, voyez-vous...

Aia : Vous (Masini), ou Je souffre, je tremble (Tourlourou).

Parfois il me semble
Que je perds l'esprit,
Je souffre, je tremble,
J'ai plus d'appétit...
L'écueil doit m'ensuivre...

MIGNONNETTE.

Pourtant, ici-bas,
D'amour on peut vivre.

ZIDORINI.

Je l'ai saisi trop, hélas !
D'amour on peut vivre,
Mais ça n'engraisse pas !

DEUXIÈME COUPLET.

MIGNONNETTE.

Enfin que puis-je faire ?

ZIDORINI.

Faut qu'à dès aujourd'hui
J'y parvienne à vous plaire,
Sinon, n'y ai-je !

MIGNONNETTE.

Non, j'y vous en supplie,
N'y vous perdez pas :
Faut l'œil à la vie
Plutôt qu'au trépas.
Quand on perd la vie,
En est-on plus gras ?

ZIDORINI. Ainsi vous m'ordonnez de vivre ? c'est m'ordonner de vous aimer... et alors vous....

MIGNONNETTE, se retournant encore comme si on l'appelait. Voilà, voilà, mon oncle... je vous assure que je ne perds pas un mot... tout ce que j'entends me fait le plus grand plaisir...

ZIDORINI. Vous m'aimerez aussi ?

MIGNONNETTE, souriant. Je l'ai-t-il dit ?

ZIDORINI. J'ai cru le comprendre... prouvez-moi que je ne me suis pas trompé... Votre main ?

MIGNONNETTE. Y pensez-vous ? et mon oncle !

ZIDORINI, très-tendrement. N'est-il pas myope ?

MIGNONNETTE, passant sa main. Non, non... c'est impossible... (Zidorini applique deux baisers sur la main que Mignonnette retire vivement.) Un baiser, matin ! vous ne vous gênez pas.

ZIDORINI. Matin !... elle me permet de l'aimer !... je suis aux anges... Montons au paradis. (Fausse sortie.) Mais que vois-je ?... le père Bonfardolo est-ce qu'il se trouve mal ?...

SCÈNE VIII.

CHAPOLARD, BOUFFARDO, ZIDORINI.

Bouffardo entre soutenu par Chapolard.

CHAPOLARD, à Zidorini. Ça ne sera rien. (À Bouffardo.) Ici vous aurez de l'air... mais faudrait de l'eau... du vinaigre.

ZIDORINI. Je cours en chercher.

Il sort.

SCÈNE IX.

CHAPOLARD, BOUFFARDO.

BOUFFARDO. Ah! je ne sers beaucoup mieux!

CHAPOLARD. Qu'est-ce qui vous a donc pris, mon artiste?

BOUFFARDO. La surprise, le saisissement en voyant jouer cette pièce...

CHAPOLARD. Comment?

BOUFFARDO. Cette histoire qu'on vient de représenter...

CHAPOLARD. Eh ben?

BOUFFARDO. Eh ben! j'en suis un des principaux acteurs...

CHAPOLARD. Pas possible!

BOUFFARDO. Cet homme qui a trouvé l'enfant sur le pont Neuf.

CHAPOLARD. Cet homme?...

BOUFFARDO. C'est moi!

CHAPOLARD. Ah! mon Dieu!... et l'enfant?

BOUFFARDO. Et l'enfant... c'est Zidor....

CHAPOLARD, tombant sur une chaise. Je tombe des tours Notre-Dame!

BOUFFARDO. Qu'est-ce que vous avez donc? Est-ce que vous vous trouvez mal à votre tour?

CHAPOLARD. Non... non... ce n'est rien... (A part.) En v'là un coup du sort!... quelle découverte!

BOUFFARDO. Ah ça, mais j'y songe... c'est vous qui avez donné le sujet de cette pièce à Saint-Gobin... Connaissez-vous le véritable père de Zidor?

CHAPOLARD. Mais... oui... un peu...

BOUFFARDO. Son nom... dites-moi son nom...

CHAPOLARD. Son nom... c'est... quel-qu'un! Bourrichon.... Trouvez-vous demain à la barrière, je vous le ferai connaître.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BOURRICHON*.

BOURRICHON, sans voir Chapolard et Bouffardo. Un minute de plus dans cette loge et je tombais en apoplexie!

BOUFFARDO. Tiens! c'est...

CHAPOLARD, à Bouffardo. Chut...

BOURRICHON, toujours à lui-même. Pendant toute la pièce j'avais les buttes Montmartre sur la poitrine, et au dénouement le Panthéon m'est tombé sur la tête.

CHAPOLARD. Comme vous êtes ému, mon vénérable banquier...

BOURRICHON. Moi... pas du tout.

* Bourrichon, Chapolard, Bouffardo.

CHAPOLARD, mystérieusement. Je suis sûr que c'est la scène du pont Neuf qui vous a fait le plus d'effet?

BOURRICHON, feignant l'indifférence. La scène du pont Neuf... mais non...

CHAPOLARD. Allons donc! vous êtes encore tout pâle...

BOURRICHON, tombant sur la chaise où Chapolard et Bouffardo se sont assis. C'est ma nature... c'est mon acabit!...

CHAPOLARD, à part. Point de doute! c'est lui, c'est mon infâme décroqueur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ZIDORINI, puis TOUT LE MONDE*.

ZIDORINI. Voici le verre d'eau demandé...

Il va à la chaise et trouve Bourrichon qui s'est assis et qui boit le verre d'eau qu'on apporte.

BOUFFARDO. Merci...

ZIDORINI. Si j'avais su, je l'aurais bu.

On entend des applaudissements. L'auteur! l'auteur!

MIGNONNETTE, sortant de la loge avec Dutocq. Mazette! que c'est sensible... j'en aurai le cauchemar pendant huit jours.

TOUS, en dehors. Achille! Achille!

CHAPOLARD. On demande le premier rôle! quel succès colossal!

Tous les spectateurs quittent la salle.

M^{lle} PIQUENOT, à Bourrichon, lui tendant la main. Monsieur Bourrichon, vot' petit banc...

BOURRICHON. Il est dans la loge, parbleu! je ne l'emporte pas!

M^{lle} PIQUENOT. Je le sais bien... mais...

Elle tend la main.

BOURRICHON, avec importance. J'avais un billet gratis, je n'ai rien à payer...

M^{lle} PIQUENOT. Là! qu'est-ce que je disais?

BOURRICHON. Demain je fais rentrer tout ce qui m'est dû à Paris... et après demain je pars pour les tropiques...

DUTOCQ, à part. Par exemple! ça ne m'arrangerait pas...

BOUFFARDO, à Chapolard. Demain, à la barrière!

CHAPOLARD. J'y serai!

ZIDORINI, à Mignonnette. Si vous ne vous lez pas que je m'honicide, à minuit à vet' fenêtre...

MIGNONNETTE, à part. Plus souvent que j'y serai...

CHOEUR.

AIR: Il sera comme un chérubin (Don Pasquale).

De tout ça quell' sera la fin?

Ah! je voudrais être à demain!

Oui, pour connaître son destin,

Ah! je voudrais être à demain!

* Zidorini, Bourrichon, Mignonnette, Chapolard, Bouffardo.

BOUFFARDON.

J'voudrais être plus vieux d'un jour.

BOUFFARDO et BUCOCO, à part, ensemble.

Quelle aventure singulière !

ZIDORINI, regardant Mignonnette.

J'compt' sur la lune et sur l'amour.

CHAPOLARD, les regardant tous

J'ai donc enfin découvert tout l'mystère !

MIGNONNETTE.

Non, non, la nuit parler d'amour.

Ça pourrait m'jouer un mauvais tour.

ENSEMBLE.

De tout ça quell' sera la fin ?

Ah ! je voudrais être à demain ;

Oui, pour connaître mon destin.

Ah ! je voudrais être à demain.

Pendant la finale, une foule de spectateurs paraissent de différents côtés.

ACTE TROISIÈME.

sortie d'une barrière. De chaque côté, des marchands de melons, de salades, d'œufs rouges, de petite mercerie, de joujoux à un sou, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS, PROMENEURS.

An lever du rideau, les promeneurs circulent et achètent aux marchands. Tableaux animés.

CHOEUR.

Ain de la Muette.

Tout l'mond' s'empresse d'arcourir.

A la barrière on vi-nt s' réjoir ;

C'est la que, des avant midi,

Les p'tits métiers font le lundi.

UNE MARCHANDE. Voilà l' plaisir, mesdames, voilà l' plaisir.

UNE AUTRE. Beaux melons ! à la coupe ces gros-là.

UNE MARCHANDE. Trois de six blancs les rouges et les blancs.

UN NORMAND. V'là d' la salade, en voulez-vous ?

ROSSIGNOL. V'là d' zhanneçons ! d' zhauneçons pour un liard !

Reprise du chœur.

Tous crient et sortent peu à peu.

SCÈNE II.

MIGNONNETTE et ZIDORINI.

MIGNONNETTE, arrivant. A la vanille et au citrou, deux liards le verre !

ZIDORINI, la suivant, la tenue tout en désordre. Une au citrou !

MIGNONNETTE. Non, jeune homme !... vous me suivez depuis le boulevard du Temple, et vous en avez pris tout le long du chemin... vous faites une consommation effrayante de mon article... déjà une fois... vous vous en êtes régalé au moins de quarante, et aujourd'hui vous en êtes à la trente-neuvième...

ZIDORINI. Je veux encore la quarantaine...

MIGNONNETTE. Pour la dix-septième fois, non ! les glaces, c'est indigeste. Ça pourrait vous faire du mal !

ZIDORINI, avec amertume. J'adore l'intérêt que vous prenez à ma santé ! Et si c'est justement mon intention de me faire du mal à présent... Si ça ne me suffit pas d'avoir le cœur en flamme, et que je veuille me mettre le feu dans le corps, en avalant des torrents de cette boisson glacée... Si je veux me donner une gastrite ou tout autre maladie mau- vaise, qui rime avec Père-Lachaise... Aure- riez-vous le droit de vous y opposer, vous ? Vous ! qui m'avez fait passer sous vos fenê- tres une nuit blanche, pendant la nuit la plus noire... Vous, enfin, à qui je devrai un rhume de cerveau... moustre !

Il étouffe.

MIGNONNETTE. Comme ça... vous vous étiez ingéré que je viendrais à votre rendez- vous nocturne ? Apprenez, monsieur, qu'une jeune fille sage ne doit écouter les amoureux que jusqu'au coucher du soleil... et c'est en- core bien gentil.

ZIDORINI. Pourtant il avait déjà mis son bonnet de nuit, hier soir... le soleil. Quant au Lazare vous m'avez fait entendre des pa- roles... que je croyais de castoneade... mais ça n'était que de la mélasse !

MIGNONNETTE. Heu ! de la quoi ?

ZIDORINI. Oui, vous voudriez me voir mourir...

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça !

ZIDORINI. Me voir souffrir !

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça !

ZIDORINI. Me voir maigrir !

MIGNONNETTE. Je ne dis pas ça.

ZIDORINI. Mais que dites-vous donc alors, beauté féroce ?

MIGNONNETTE. Je dis et je vous répète que la nature m'a donné un oncle, et que

c'est à lui que vous devez d'abord vous adresser pour obtenir ma main.

ZIDORINI. Eh bien ! où est-il niché pour le quart d'heure, cet oncle ? que je le supplie, que je l'implore, que j'embrasse ses vieux genoux...

MIGNONNETTE. Tenez, justement le voilà là-bas.

ZIDORINI. Oui... c'est lui ! je le reconnais au chiendent qui orne sa tête vénérable... C'est bien lui, qui répond au nom de Bourrichon ! Ecoutez, limonadière adorée ! Il a un physique repoussant, monsieur votre oncle ! cependant je vais lui adresser des paroles suppliantes ; mais si je suis refusé par lui, jurez à l'instant...

MIGNONNETTE. Jurer ! ah ça, pour qui me prenez-vous ? saquerlotte !

ZIDORINI. Non, je ne vous parle pas de préférer des gros mots. Ah ! c'est à cent lieues de ma pensée. Je dis, car je sens déjà d'affreux tiraillements d'estomac, et six glaces au citron devront m'achever tout à fait... jurez moi, s'il me refuse, de me les donner... pas pour rien... non, voilà les deux pièces six liards ; je les dépose d'avance sur votre comptoir.

Il les met sur la banc de pierre.

MIGNONNETTE. Du tout ; parlez d'abord à mon oncle, et nous verrons après.

Air : *Ne se pas te trahir, ma sœur* (Pierre le Millionnaire).

Allons, parlez-lui vivement ;
Munissez-vous d'un bon agrément...
C'est impossible sans ça d'être la mode...
Quoiqu'il vous m'avez trouvé si fier...
Mon cœur partait votre tourment !
Et j'en aurai pas le temperament
De vous placer le sentiment.

Le voilà, allons, chand ! chaud !

ZIDORINI. à part. Oui, je vais réfléchir à la manière la plus convenable d'aborder cet homme !

Il se retire un peu à l'écart.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOURRICHON *.

BOURRICHON, entrant vivement. Mignonnettel c'est toi que je viens chercher !

MIGNONNETTE. Pourquoi donc faire, mon oncle ?

BOURRICHON. J'ai des fonds à toucher dans les environs, et tu vas venir m'aider... Ferme ta boutique.

MIGNONNETTE. Oui, mon oncle !

Pendant l'aparté de Bourrichon, elle fait signe à Zidorini de parler à son oncle.

* Mignonnette, Zidorini, Bourrichon.

BOURRICHON, à part. Oui, dès que toutes mes rentrées seront faites, je m'exile... car ici la terre me brûle la plante des pieds, et le remords m'emboîte le pas... il me semble sans cesse entendre un agent de police me dire...

ZIDORINI, s'approchant. Vieillard ! je vous arrête...

BOURRICHON, à part, effrayé. Ciel ! je suis perdu !

ZIDORINI, reprenant. Je vous arrête au nom de la loi...

BOURRICHON, à part. Je me vois déjà sur les bancs de la correctionnelle.

ZIDORINI, de même. Au nom de la loi qu'impose à un oncle sensible le bonheur d'une nièce soumise et respectueuse.

BOURRICHON, à part. Qu'est-ce qu'il dit ? Me serais-je trompé ? (Le regardant.) Eh ! sans doute... ce n'est pas ce que je croyais, il n'a pas de canne. (Haut.) Parlez, jeune homme ; de quoi s'agit-il ?

ZIDORINI, à part. Flattons-le... (Haut.) Vieillard bien conservé, il s'agit d'hyménée.

BOURRICHON. D'hyménée ?

ZIDORINI. Oui, vieillard bien conservé... d'hyménée entre votre charmante nièce et le jeune homme qui s'offre à vos regards étonnés !

MIGNONNETTE, à part. Qu'est-ce qu'il va répondre ?

BOURRICHON. Comment... vous me demandez ma nièce en mariage ?

ZIDORINI. Je vous la demande...

BOURRICHON, riant. Ha ! ha ! ha !

MIGNONNETTE, à part. Il rit...

ZIDORINI. Vous riez ?

BOURRICHON *. Ma nièce en mariage ! Al-lons donc, mon cher, vous n'y pensez pas ! ZIDORINI. Je n'y pense pas ! je n'y pense pas ! Mais je ne fais que ça du matin au soir, et surtout... du soir jusqu'au matin... Ma pensée amoureuse fait le tour du cadran.

BOURRICHON. En ce cas, vous êtes fou !

ZIDORINI. Vous avez dit le mot propre. Je suis fou, insensé, monomane... et c'est de votre bouche seule que peut sortir la douche qui doit me sauver.

Air :

Ferme partout sans but,
J'ai fait mainte extravagance ;
En chantant la romance,
Quand fait un la, j'ai fait ut.
J'm'habill' sans d'vant derrière,
Je n'bois ni n'mang'... Voilà
Vot' nièce qui veut l'dire,
J'vis d'amour et d'car claire...
Ah ! rendez-moi l'esprit,
Et surtout l'appétit.
Entendrez-vous mon ven ?
Ah ! dit's : Un peu, mon n'veu !

* Mignonnette, Bourrichon, Zidorini.

BOURRICHON. Mon cher ami... je suis touché de votre état.

ZIDORINI. Et vous permettez ?

MIGNONNETTE, à part. Il consent !

BOURRICHON. Et je vous permets de vous rendre immédiatement à Charenton pour vous faire guérir...

ZIDORINI et MIGNONNETTE. A Charenton !

BOURRICHON. Un homme de votre sorte oser aspirer à l'honneur d'entrer dans ma famille... il faut que vous soyez bien cruellement affecté.

Ais des Chemins de fer.

Allons, viens, suis-moi, Mignonnette,
J'ai beaucoup d'argent à compter ;
Et pour une telle recette,
On ne saurait trop se hâter.

MIGNONNETTE, à part.
Il m'a fait pitié ! l' pauvre jeune homme
En d'viendra vraiment fou, je crois.

ZIDORINI, à part.
Si j' trouve mon rival, je l'assomme,
On bien je l'étrangle... à son choix.

ENSEMBLE.

MIGNONNETTE.
Allons, mon oncle, je suis prête ;
Nous avons beaucoup à compter,
Et pour un si grosse recette,
On ne saurait trop se hâter.

ZIDORINI, à part.
De mon amour, ô Mignonnette !
Hélas ! faut-il me désister ?
Dans mon cœur gronde la tempête ;
A quel projet dois-je m'arrêter ?

BOURRICHON.
Allons, viens, suis-moi, Mignonnette, etc.

Bourrichon sort avec Mignonnette.

SCÈNE IV.

ZIDORINI, seul.

Il me refuse, ce vieillard mal conservé...
il me refuse... et je ne puis m'immoler...
Non ! celle que j'aime a déménagé avec son
établissement... impossible d'avoir recours à
ses glaces au citron ! Ah ! si j'avais la rivière
sous la main je me brûlerais la cervelle !

Il tombe sur un banc, en se tenant la tête dans ses
mains.

SCÈNE V.

ZIDORINI, DUTOCQ.

DUTOCQ, sans voir Zidorini. Où rencon-
trer ce père Bourrichon ?... ce matin, je me
rends chez lui, il était sorti. Je cours à la
halle, où il devait faire ses rentrées ; il ve-
nait d'en partir pour gagner la barrière, m'a-
-on dit. M'y voici, et il faut absolument que

je lui parle. Cette maudite affaire que je ne
croyais pas aussi avancée, et qui demain, au-
jourd'hui même peut-être, pourrait me con-
duire... La résolution qu'a prise M. Bourri-
chon de partir, m'inquiète... car c'est sur
lui, sur mon mariage surtout que je compte
pour me tirer du désastreux pètrin où je
suis...

ZIDORINI, à lui-même, sans voir Dutocq.
Oh ! oui, c'est mon rival, mon odieux rival,
qui est cause que je suis évincé.

DUTOCQ, continuant. C'est après la repré-
sentation à laquelle nous avons assisté hier
au Petit-Lazary, qu'il s'est subitement décidé
à quitter Paris. Dans cette pièce, il y avait un
coquin qui s'emparait d'une somme d'ar-
gent. Est-ce que par hasard le père Bourri-
chon... Mais j'y songe, Chapolard, je crois,
a fourni le sujet de la pièce... oui... je lui
parlerai, je l'interrogerai. Ah ! si je pouvais
découvrir quelque mauvaise action du Bour-
richon... c'est pour le coup que je le tien-
drais !...

ZIDORINI, à lui-même. Eh bien ! c'est
dit ; je lui casserai les reins, ça sera une con-
solation pour mon sensible cœur.

DUTOCQ, toujours à lui-même. Avant tout,
il faut que je le déterre. Il doit être connu
dans ce quartier. Prenons des informations.
(Voyant Zidorini.) Ah ! voici quelqu'un !
(Haut.) Hé ! l'ami ? (S'approchant.) Est-ce
que vous ne m'entendez pas ? (Lui frappant
sur l'épaule.) L'ami !

ZIDORINI, relevant la tête et reconnais-
sant Dutocq. C'est lui ! c'est cet infâme
sans-mollets !

DUTOCQ, reculant. Hein ! qu'est-ce que
ça veut dire ?

ZIDORINI. Ça veut dire que tu vas passer
un drôle de quart d'heure.

DUTOCQ. Mais, mais, je ne vous connais
pas.

ZIDORINI. Je te connais, moi... c'est toi
qui m'enlèves la femme que j'idole... et je
vais te tremper une horrible soupe.

DUTOCQ, voulant s'esquiver. Cet homme
est enragé !

ZIDORINI, le retenant. Oh ! tu ne m'échap-
peras pas.

DUTOCQ. A la garde !

SCÈNE VI.

LES MEMES, BOUFFARDO**.

BOUFFARDO. Que vois je ?... Zidorini qui a
des mots ! (Lève sa canne sur Dutocq.)
Gare là-dessous !

* Dutocq, Zidorini.

** Dutocq, Bouffardo, Zidorini.

DUTOCQ. Mais c'est lui qui m'étrangle !

BOUFFARDO. Voyons, petit, calme-toi.

ZIDORINI. Quoi, père ! vous ne le reconnaissez pas ? c'est mon rival !...

BOUFFARDO. Ce n'est pas une raison pour l'assommer... que diable ! on s'explique... Voyons, expliquez-vous.

DUTOCQ.*

Air : Vouloir par ses œuvres complètes.

Mais vraiment, c'est épouvantable !

Au lieu de venir m'attaquer,

Il eût été plus convenable

De commencer par s'expliquer.

Moi, je saurai, pour vous confondre,

Donner des explications

Auxquelles il sera, j'en réponds,

Impossible de rien répondre.

ZIDORINI. Eh bien ! voyons !

DUTOCQ. Eh bien ! repandez à celle-là !

SCÈNE VII.

ZIDORINI, BOUFFARDO, puis CHAPOLARD, et DEUX INCONNUS.

ZIDORINI, courant après. Ah ! il se sauve, le capon !

BOUFFARDO, le retenant.** Zidorini, écoute-moi !

CHAPOLARD, qui vient d'entrer, frappant sur l'épaule de Bouffardo. Laissez-le aller, père Bouffardo. (*Bas.*) Fant que je vous parle.

BOUFFARDO. Chapolard !

Il lâche Zidorini, qui se sauve.

SCÈNE VIII.

BOUFFARDO, CHAPOLARD, DEUX INCONNUS.

CHAPOLARD. Pardon, deux mots à dire à quelqu'un, et je suis à vous. (*Il appelle les deux inconnus qui paraissent, et il leur indique la boutique du marchand de vin.*) St ! entrez là, et attendez ! vous verrez ce que je vous ai promis.

UN DES DEUX HOMMES, à son camarade*.** Ouvrons bien les yeux et les oreilles ; cette fois il ne nous échappera pas.

Ils entrent chez le marchand de vin.

SCÈNE IX.

BOUFFARDO, CHAPOLARD.

CHAPOLARD. A présent, à nous deux.

* Bouffardo, Dutocq, Zidorini.

** Bouffardo, Chapolard.

*** Bouffardo, Chapolard, les deux hommes.

BOUFFARDO. Chapolard, vous allez donc m'apprendre... ah ! c'est l'idée-là !...

CHAPOLARD. Père Bouffardo, j'en ai long à vous conter ; mais je tâcherai d'être bref... et d'abord, je n'ai pas toujours été ce que je suis. Il y a vingt ans j'étais à la tête d'un bon commerce, mais j'ai eu le malheur de perdre ma femme, et avec elle tout ce que je possédais ; car le désespoir m'empoigna, et pour noyer mon chagrin... c'est chez le marchand de vin que j'allais passer toutes les journées. Enfin, je me vis obligé de quitter la ville que j'habitais... et je débarquai à Paris, avec un mioche de trois ans et quatre mille francs renfermés dans un portefeuille pour toute fortune... Le soir du lendemain de mon arrivée, je me faisais cirer sur le pont Neuf, lorsque tout à coup une foule immense déboucha de la rue du Roule... c'était, je crois, le commencement d'une émeute... Je suis heurté par l'un, par l'autre ; dans la bousculade, mon portefeuille tombe de ma poche sur la sellette, et en même temps je m'aperçois que mon garçon n'est plus près de moi... comme de juste, ma première pensée est pour lui. Je cours, je m'informe ; mais, hélas ! impossible de le retrouver !...

BOUFFARDO. Et c'est ce soir-là que j'ai recueilli au coin d'une borne un pauvre petit, transi de froid et mourant de faim...

CHAPOLARD. C'était Zidore !

BOUFFARDO. Ainsi c'est vous-même, vous qui êtes son père ? pauvre enfant !...

CHAPOLARD. Oh ! oui... pauvre enfant, n'est-ce pas, d'avoir pour père un loueur, un ivrogne... (*Mouvement de Bouffardo.*) Oh ! ne vous en défendez pas... c'est là vot' pensée ; mais écoutez-moi jusqu'au bout, et vous verrez qu'il y a encore quelque chose dans le cœur de cet ivrogne.

BOUFFARDO, lui serrant la main. Je ne dis pas ça, Chapolard !

CHAPOLARD. Désespéré, je retournai bien vite auprès du décrotteur, pour lui redemander mon portefeuille ; mais le coquin avait disparu... Je me trouvais donc à la fois privé de mon pauvre enfant, et sans la moindre ressource... C'est alors que j'ai commencé mon existence de juif errant, exerçant dans toutes les rues de la capitale mon petit métier de marchand de verre cassé, et me reposant souvent, oh ! oui, trop souvent, au caharet... mais, mon Dieu ! encore une fois, ce n'était que là que je pouvais oublier les chagrins du passé ! et pour moi, l'oubli était le seul bonheur... Maintenant, jugez si j'ai été heureux hier, quand j'ai appris par vous que mon pauvre enfant existait... jugez, après dix-neuf ans, quelle a été ma joie de le retrouver !...

BOUFFARDO, avec douleur. Oh! oui... mais moi!...

CHAPOLARD.

Aux : De votre bonté généreuse.

Ah! je conçois quelle peine est la vôtre :
Voilà pourtant comm' tout change ici-bas,
L' bonheur de l'un fait l' désespoir de l'autre,
C'est l' mauvais lot qui vous échoit, hélas!

BOUFFARDO.

Oui, l' sort nous donne, juste quelque sérénité,
Quand il m'enlève un enfant que j' chéris,
A vous l' plaisir d' l' entendre vous dir' : Mon père,
A moi l' chagrin de n' plus l' nommer mon fils...
Je ne dois plus maintenant l' appeler mon fils!

Car à présent vous allez lui dire...

CHAPOLARD. Non, pas encore... Il faut d'abord que je lui fasse une position, que je lui rende la petite fortune qui lui appartient.

BOUFFARDO. Une fortune?...

CHAPOLARD. Sans doute... ce portefeuille que j'ai perdu, c'était pour lui; et j'ai découvert aussi hier au soir entre les mains de qui il est tombé.

BOUFFARDO. Pas possible!

CHAPOLARD. Tout à l'heure j'ai rencontré le bureau de placement, vous savez, l'ami intime de ce Bourrichon?

BOUFFARDO. Le banquier... quoi! ce serait?...

CHAPOLARD. Eh bien! oui... le coquin de décreteur dont je vous ai parlé, c'est ce vieux gueux de Bourrichon!... Le Dutocq veut m'entretenir; je lui ai donné rendez-vous ici, et nous verrons si je ne parviendrai pas à me faire restituer. Ah! mais, il tarde bien. Hé! il me semble que c'est lui que j'aperçois... Tâchez de retrouver Zidore; revenez avec lui. Motus... et bon espoir!

Aux du Marquis de Lanoac.

Partez vivement,
Car c'est vraiment
Le Dutocq qui s'approche.
Je compte sur lui
Pour qu'aujourd'hui
Le Bourrichon dépêche.

ENSEMBLE.

BOUFFARDO.

Je pars vivement,
Car c'est vraiment
Le Dutocq qui s'approche.
Comptez sur lui
Pour qu'aujourd'hui
Le Bourrichon dépêche.

CHAPOLARD.

Partez vivement, etc.

Bouffardo sort.

SCÈNE X.

CHAPOLARD, DUTOCQ.

DUTOCQ, à part. Voilà mon homme! c'est un ivrogne; en le faisant boire il me sera facile de savoir...

CHAPOLARD. Il s'agit de jouer serré.

DUTOCQ. Vous voilà, Chapolard?

CHAPOLARD. Eh bien, je vous attendais; vous m'avez dit que nous avions à causer.

DUTOCQ. Il fait bien chaud... si nous nous rafraîchissons?

CHAPOLARD. Un verre de vin, ça ne se refuse jamais. (*Appelant.*) Garçon! une bouteille, et du cacheté, c'est monsieur qui paye!

Le garçon paraît.

DUTOCQ. Non, deux bouteilles! chacun la nôtre, ça n'est pas trop.

CHAPOLARD, à part. Tiens, tiens, tiens! (*Haut.*) Diable! vous faites bien les choses!

Le garçon apporte les bouteilles; ils s'assient.

DUTOCQ, versant. A votre santé d'abord!

CHAPOLARD. A la vôtre, monsieur Dutocq!

Chapolard avale son verre de vin; Dutocq fait semblant de boire pendant toute la scène.

DUTOCQ, à part. Mettons-le sur la voie. (*Haut.*) Savez-vous bien que la pièce d'hier au soir est fort intéressante? je ne serais pas étonné qu'elle fit beaucoup d'argent.

CHAPOLARD. Ni moi non plus... C'est-il beau! c'est-il beau! surtout le dénouement, quand on empoigne le coquin. (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Comme ça! v'là!...

DUTOCQ, emplissant son verre. Buvez donc! C'est vous, à ce qu'on m'a dit, qui avez fourni le sujet?

CHAPOLARD, achevant de boire. Moi-même.

DUTOCQ. C'est un fait historique, je crois?

CHAPOLARD. Oui, oui, historique ou mythologique; je ne sais pas au juste comment on nomme ça...

DUTOCQ. Et ce fait remonte-t-il bien haut? CHAPOLARD. S'il remonte bien haut? mais il peut y avoir de ça... nous n'allons pas, nous n'allons pas!

Il verse et boit.

DUTOCQ. Il peut y avoir?...

CHAPOLARD. Attendez donc... nous sommes en mil huit cent quarante-quatre... Il est joliment bon, ce petit vin-là! (*Il boit.*) Ça devait être... oui, ça doit faire une vingtaine d'années...

DUTOCQ, à part. Il y a vingt ans... bien! (*Haut.*) Et comment donc avez-vous appris...

* Dutocq, Chapolard.

CHAPOLARD, *se grisant*. C'te bêtise ! mais je l'ai appris par moi-même...

Il boit.

DUTOCQ, *à part*. Serait-ce à lui que l'aventure est arrivée ?

CHAPOLARD. Puisque je l'ai vu... de mes propres yeux vu...

DUTOCQ. Vous l'avez vu ?...

CHAPOLARD. Dans Mathien Lansberg...

DUTOCQ. Qu'est-ce que vous dites ?

CHAPOLARD, *se grisant davantage*. Je dis que ce petit vin-là fait mon bonheur...

Air :

Chers amis, buvons,
Baissons l'humeur noire,
Chers amis, buvons,
Demain nous partirons,
Où, toi, s'te vous, s'te lui, s'te moi,
Nous la vid'rons, lon la, cette bouteille;
Où, toi, s'te vous, s'te lui, s'te moi,
Nous la vid'rons cent fois. (Bis.)

DUTOCQ. Mais l'histoire, l'histoire ?... (A part.) Il perd la tête !

CHAPOLARD, *de plus en plus gris*. L'histoire ? voilà... Un jour l'empereur d'Autriche se promenait sur le pont Neuf avec madame son épouse, l'autographe de toutes les Hongroises... s'ta-t-il pas que pendant qu'il marchait une paire de bretelles, un petit carlin en passant lui mord son auguste mollet.

DUTOCQ. Le malheureux est tout à fait ivre !

CHAPOLARD. C'était à l'époque où il y avait encore des carlins. A propos, savez-vous ce qu'ils sont devenus les carlins ?... je les aimais beaucoup les carlins... Dieu ! que ce vin-là est donc agréable !

Il tombe sur la table.

DUTOCQ. Maudit ivrogne !... je ne saurai rien !... Garçon !

Il lui parle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOURRICHON, MIGNONNETTE*.

BOURRICHON, *entrant par le fond et à lui-même*. Allons... voilà toutes mes rentrées faites. J'ai réalisé ma petite fortune en billets de banque ; je n'ai plus que ce bon de sept francs, payable sur le boulevard extérieur... je le recevrai eu m'en allant ; et ce soir je monte en diligence. Je ne suis pas fâché de partir sans voir Dutocq ; il m'aurait demandé des explications.

MIGNONNETTE, *qui a jeté les yeux de tous côtés*. Je n'aperçois plus ce pauvre jeune

* Bourrichon, Mignonnette, Dutocq, Chapolard.

homme... pourvu qu'il ne soit pas allé se périr dans le canal ?

BOURRICHON. Mais viens donc, Mignonnette ; donne-moi ton bras, nous allons rentrer à notre domicile.

DUTOCQ, *à part*. Le père Bourrichon !... oui, c'est cela ! en lui faisant accroire que Chapolard m'a tout dit... Abordons-le gaillardement. (Il s'approche.) Charmante Mignonnette !

Il lui prend la taille.

MIGNONNETTE. Eh bien !

Elle lui donne un soufflet.

DUTOCQ. Oh !

BOURRICHON, *à part*. Dutocq !... que le diable l'emporte !

DUTOCQ, *se frottant la joue*. Vous avez la main leste, mais non légère, femme adorée !

MIGNONNETTE*. Pourquoi que vous me prenez la taille, n'auant ?

DUTOCQ. Histoire de rire, belle Mignonnette ! histoire de rire... avec vous ; mais à monsieur votre oncle, je dois parler sérieusement.

BOURRICHON. A moi ?...

DUTOCQ, *bas*. A vous seul.

BOURRICHON, *à Mignonnette*. Mon enfant, va toujours recevoir ce billet... tu me retrouveras ici.

MIGNONNETTE**. Oui, mon oncle.

DUTOCQ. J'espère que vous ne m'en voulez pas ?

MIGNONNETTE. Moi, par exemple !

Air : *Moi, j'crois à la sorcière* (Brodequins de Lise).

D'vous en vouloir, je pense,
Monsieur, j' n'ai pas sujet,
Vous m'privez d'vot' présence,
Vous m'coutez un soufflet.
Je sais qu'vous voulez m'plaire,
Mais vous perdez vos pas...
Or, je vous l'dis, hélas !
Moi, j' n'en veux jamais guère
Aux gens dont je n' veux pas.
Je n'en veux jamais guère
Aux gens dont je n' veux pas.

Elle sort.

DUTOCQ, *à part*. C'est peu flatteur... mais nous verrons.

SCÈNE XII.

DUTOCQ, BOURRICHON, CHAPOLARD, toujours endormi.

BOURRICHON. Eh bien ! mon bon ami, de quoi s'agit-il ?

DUTOCQ, *lui montrant Chapolard*. Tenez... regardez...

* Mignonnette, Bourrichon, Dutocq, Chapolard.

** Bourrichon, Mignonnette, Dutocq, Chapolard.

BOURRICHON. Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUTOCQ. Chapolard...

BOURRICHON. Eh bien, après ?

DUTOCQ. Je viens de lui payer à boire dans votre intérêt... et vous connaissez le proverbe : la vérité est dans le vin... il m'a tout appris à vot' sujet...

BOURRICHON, hors de lui. Quoi ! ça n'est pas vrai... ça n'est pas vrai... je suis innocent...

DUTOCQ. Il est inutile de nier... je sais tout, vous dis-je ! faites-moi plutôt un aveu sincère, afin que je trouve le moyen de vous lier de ce mauvais pas.

BOURRICHON. Comment, Dutocq, vous pourriez... cependant je ne sais si je dois... et puis devant cet honneur...

DUTOCQ. Ne craignez rien, il est ivre mort ; il dort comme un sabot...

BOURRICHON. Eh bien ! alors... ce secret... non ! je ne puis me décider... pourtant, si vous le savez... pourquoi vous le cacherais-je ? Oui... ce décroqueur indélicat du pont Neuf, dont il est question dans la pièce que nous avons vue hier... c'est moi !... le portefeuille contenant les quatre mille francs... je l'ai gardé... mais seulement parce que je n'ai pas retrouvé le propriétaire...

DUTOCQ. Quoi ! vous l'avez cherché ?

BOURRICHON. Non... j'ai été malade.

DUTOCQ. Pendant vingt ans ?

BOURRICHON. A peu près... une maladie chronique... Mais cet argent j'ai su en épurer la source... je ne l'ai employé qu'à le prêter pour soulager mes semblables.

DUTOCQ, à part. A raison de quatre-vingt-dix pour cent par mois. (Haut.) Et c'est le remords de cette peccadille qui vous décide à partir, à vous expatrier ?

BOURRICHON. Hélas ! oui, mon cher, quand on est honnête homme on se fait des monstres des moindres choses...

DUTOCQ. Mais je ne vois pas votre affaire du même œil que vous... du tout... du tout, au contraire... je prétends que si, dans cette aventure, quelqu'un a lieu de se plaindre, c'est vous, c'est vous seul...

BOURRICHON. Moi ! vous croyez ? comment donc ?

DUTOCQ. Car enfin... tout s'est passé comme dans la pièce, n'est-ce pas ?

BOURRICHON. Absolument ! comme dans la pièce...

DUTOCQ. Eh bien, alors... cet homme qui vous a laissé son portefeuille, il ne vous a pas payé le prix de votre cirage.

BOURRICHON. C'est vrai... il ne m'a pas payé.

DUTOCQ, riant. Il vous doit vos deux sous. BOURRICHON. Il me doit mes deux sous, au fait !

DUTOCQ. C'est un filon !

BOURRICHON. Mais ouï ! c'est un infâme filou !

CHAPOLARD, se levant brusquement en frappant sur la table. De quoi ! de quoi ! un filou !

BOURRICHON et DUTOCQ. Hein !...

DUTOCQ. Qu'est-ce que c'est ?

CHAPOLARD, qui a fouillé à sa poche, et à Bourrichon. Les v'là vos deux sous... et à c't' heure mon portefeuille...

BOURRICHON. Ciel !

DUTOCQ, à part. Son portefeuille...

BOURRICHON, bas, à Dutocq. Comment... ce serait lui ?

DUTOCQ, de même*. Laissez-moi faire... (Haut.) Allons donc, mon brave homme, vous achevez votre rêve... vous êtes gris...

CHAPOLARD. Que non, je ne le suis point ; je vous l'ai fait croire et vous avez donné dedans, v'là tout ! Chapolard se grisait avec deux bontrilles ! les marchands de vin les font trop petites pour ça...

Ain de Lantara.

Pour me charger la conscience
Ça n'a suffi pas, et c'est que j'ai eu
M'éclairé seulement l'intelligence,
Et m'aide à retrouver c'qui m'est dû...

Le banquetier a le gousset pourvu...
Faut donc qu'il m'ait rendu, n'y a pas à s'en dire,
L'argent qui m'a fait autrefois filouté...
Où, filouté... car, comme vous v'nez de l' dire,
C'est par le vin qu'j'ai vu la vérité.
Monsieur Dutocq à l'instant vient d' le dire,
C'est dans le vin qu'on trouve la vérité.

Or donc, aboulons les espèces, on je vas faire ma déposition.

BOURRICHON. Ah ! mon Dieu !

DUTOCQ. Votre déposition... vous plaisantez, mon cher... on ne vous croira pas ; il n'y a pas de témoins.

CHAPOLARD. Ah ! il vous faut des témoins, monsieur Dutocq... eh bien ! qu'à ça ne tienne, on en trouvera... (A la porte du marchand de vin.) Venez, mes braves... (Les hommes paraissent.) N'est-il pas vrai que vous avez entendu la conversation de ces deux messieurs ?

UN DES HOMMES. Parfaitement !

CHAPOLARD. Et vous seriez prêts à le déclarer à la justice ?

L'HOMME. Quand vous voudrez.

CHAPOLARD. Merci... maintenant faites votre affaire.

L'HOMME. Monsieur Dutocq ! au nom de la loi je vous arrête...

DUTOCQ. N'arrête !

* Bourrichon, Dutocq, Chapolard.

* Bourrichon, Chapolard, Dutocq.

** Bourrichon, Dutocq, les deux hommes, Chapolard.

L'HOMME. Pour le montant de cette lettre de change... il faut nous suivre à Clichy !

DUTOCC. Malédiction !

BOURRICHON. Quoi ! Dutocq...

CHAPOLARD. C'est à moi qu'il doit d'être placé là, le bureau de placement. Si vous aviez été un bonnet homme malheureux, j'aurais tout fait pour vous sauver ; mais les fripons de votre espèce sont beaucoup mieux à l'ombre qu'au soleil. Bon voyage, et mes compliments chez vous.

DUTOCC. Eh bien ! non... je n'irai pas ; il faudra qu'on m'emporte, qu'on m'entraîne... Au secours !

ENSEMBLE.

Air de la Sonnette impériale.

Oui, je ferai tapage ;
Me conduire en prison !
C'est un horrible outrage !
Et j'en aurai raison !

BOURRICHON, CHAPOLARD ET LES HOMMES.

Soyez un peu plus sage,
Et payez, ou sion,
Malgré votre tapage,
Vous irez en prison.

PETITS MÉTIERS ET PROMENEURS qui accourent au bruit.

Quels cris et quel tapage !
Ça n'a pas de raison ;
C'est un voleur, je gage,
Que l'on mène en prison.

Les hommes emmènent Dutocq, qui se débat ; quelques personnes le suivent, d'autres circulent dans le fond.

SCÈNE XIII.

CHAPOLARD, BOURRICHON.

CHAPOLARD. A présent, papa Bourrichon, soyons gentil, et en avant la monnaie.

BOURRICHON, *soupirant*. Allons, mon bon Chapolard ! puisque ça vous oblige, je vais vous remettre quatre mille francs.

CHAPOLARD. Et les intérêts des intérêts...

BOURRICHON, *effrayé*. Hein !

CHAPOLARD. Pas au taux où vous prêtez votre argent, non ! vous seriez ruiné... je ne veux que le taux légal. Je me suis laissé dire qu'au bout de vingt ans le capital était doublé... c'est huit mille francs qui me reviennent...

BOURRICHON. Huit mille francs !... grands dieux !

CHAPOLARD. Oh ! il n'y a pas à marchander... vite les huit chiffons de mille... vous y gagnez encore un portefeuille...

BOURRICHON, *lui comptant les billets*. Au moins vous me promettez un secret inviolable ?

CHAPOLARD. De ce côté-là, vous pouvez

être tranquille... d'ailleurs j'ai une excellente garantie à vous donner.

BOURRICHON. Une garantie ! quelle garantie ?

CHAPOLARD. Tenez, justement la v'là. (*A Bouffardo et Zidorini qui paraissent.*) Approchez, vous autres.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BOUFFARDO, ZIDORINI, puis MIGNONNETTE*.

BOURRICHON. Encore ce petit drôle de tantôt !

CHAPOLARD. Zidore ! remercie monsieur Bourrichon, il t'accorde la main de sa nièce.

MIGNONNETTE, *qui arrive, à part*. Qu'entends-je ?

BOUFFARDO. Est-il Dieu possible ?

ZIDORINI. Quoi ! il serait vrai, vieillard bien conservé ?

BOURRICHON, *bas, à Chapolard*. Qu'est-ce que vous dites donc ?

CHAPOLARD, *de même*. C'est votre garantie... Zidore est mon... ami... une fois votre neveu, vous serez sûr de ma discrétion... et comme ça... d'ailleurs cet argent-là c'est sa dot... ça ne sortira pas de la famille.

BOURRICHON, *à part*. C'est vrai, au fait...

CHAPOLARD. Justement voici votre nièce.

BOURRICHON, *à Zidorini*. Jeune homme, je vous autorise à embrasser votre femme**.

MIGNONNETTE. Sa femme ! Ah ! mon bon oncle !

ZIDORINI, *l'embrassant*. Mademoiselle !... ce baiser est le premier, mais je vous le jure, il sera accompagné de plusieurs autres.

MIGNONNETTE. Monsieur, vous êtes aussi bien bon...

CHAPOLARD. Moi, je me charge des frais de l'établissement. Tiens, Zidore, voilà huit mille francs...

ZIDORINI. Huit mille francs !

CHAPOLARD. C'est la dot que ton père.... (*ému*) oui, que ton vrai père te donne.

ZIDORINI. Mon vrai père ! où prenez-vous mon vrai père ?

CHAPOLARD, *lui tendant les bras*. Et pardine ! devant toi, mon enfant.

ZIDORINI. Ah !

Il lui saute au cou et l'embrasse.

BOUFFARDO, *tristement*. Et moi... je ne suis plus rien ?

CHAPOLARD. Plus rien... vous qui l'avez

* Bouffardo, Zidorini, Chapolard, Bourrichon, Mignonnette au fond.

** Bouffardo, Chapolard, Zidorini, Mignonnette, Bourrichon.

élevé, vous qui en avez fait un bon et digne jeune homme... Oh! si fait, vous serez toujours son second père! Désormais nous serons deux pour le chérir.

Bouffarde lui serre la main.

MIGNONNETTE. Nous serons bien trois, s'il vous plaît.

ZIDORINI, *la regardant avec intention*. Trois... au moins... Ne v'la-t-il heureux! Je n'avais pas de famille, à présent j'ai des pères, un oncle, une femme... et plus tard.... O Mignounette! quand serons-nous unis indéfiniment?

SCENE XV.

LES MÊMES, DUTOCQ*.

DUTOCQ, *accourant*. J'ai trouvé un excellent ami qui a répondu pour moi. Monsieur Bourrichon, je viens réclamer la main de votre nièce...

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha! le bureau de placement!

ZIDORINI. La place est prise, mon brave homme, vous venez trop tard.

CHAPOLARD. Non... il chantera avec nous la ronde des petits métiers... Allons, les amis, faisons chorus...

CHOEUR.

Aux nouveaux de M. Dorel.

Faut qu' chacun s'amuse à la ronde,
Les grands aussi bien qu' les p'tits;
Le plaisir coule pour tout le monde
Dans la bonn' ville de Paris,
Voilà a a a comment
Les p'tits métiers ont d' l'agrément.

BOUFFARDE.

J'entends parler de la bouillotte;
Quoiqu' ce soit un jeu d' grand seigneur.

* Bouffarde, Chapolard, Mignounette, Zidorini, Dutocq, Bourrichon.

J' sais qu'en y tir' plus d'un' cigarette,
Et j' préfère le piquet volcur.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

ZIDORINI.

Pour se divertir le dimanche,
Mon voisin, nouvellement marié,
Prend déjà l' balai qu'il démanche,
Afin d' caresser sa moitié.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

BOURRICHO.

Quand l' matin mon père s' régalé
D' fumer sa pipe et bour' le blanc,
Moi, j' fum' aussi ma p'tit' cigarette,
Ou ben je me r'pass' deux sous de flan.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

DUTOCQ.

Aller s'emplit à la barrière
D' vosu rôti, de vin aigre doux...
Fi donc!... moi, j'ai l'âme plus fière,
Je vais dîner... à dix-neuf sous!
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

MIGNONNETTE.

A deux messieurs qui m' trou'nt gentille,
L'autr' jour je donn' pour rendez-vous,
L'un la Mad'leine, l'autr' la Bastille,
Moi, j' les attends au Pont-aux-Chons!
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

BOUFFARDE.

Quand parfois le rich' fait l'aumône,
De l' proclamer il a grand soin...
En secret le p'tit métier donne
A ceux qui vraiment ont besoin.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

CHAPOLARD.

Dans les salons où c' que l'or brille
Les beaux lions dans'nt la polka...
Nous, bons lapins, à la Courtille
Nous détachons la chamoussa.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

MIGNONNETTE, au public.

Messieurs d' Paris et d' la baulieu,
Nous concevons un drôl d'espoir...
C'est que t' public nous fra la queue,
Pour nous visiter chaque soir.
Faut qu' chacun s'amuse à la ronde, etc.

77819

FIN.